

**EN VENTE***Cchez tous les Libraires et Marchands de Journaux*
Le Numéro 30 cent.VENTE EN GROS, A L'AGENCE DE JOURNAUX
31, rue Tupin, Lyon

REVUE
HEBDOMADAIRE
DES LETTRES
ET DES ARTS

Directeur : François COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION
8, rue Mulet

LYON

SOMMAIRE DU N° 26

CHRONIQUE. L'ÉCREVISSE.	NATALIS DE MACHABRÉ.
SONNET. A Mlle JEANNE C***.	ELZÉARD ROUGIER.
L'ÉMERAUDE, CONTE MORAL.	ALCIBIADE.
LYONNAISIÀNA. DU MOT LYONNAIS <i>Averzin</i>	NIZIER DU PUITSFELU.
LE MONDE LYONNAIS EN TUNISIE.	D ^r AL. BUGASIS.
REVUE DRAMATIQUE.	STRAFFONTIN.
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAIN-T-POTHIN.
ÉTUDES ET PORTRAITS. ÉMILE DE GIRARDIN.	ÉLIE VALLENAS.
COURRIER THÉATRAL.	TONY VIDY.
SOCIÉTÉS SAVANTES.	ARGUS.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT.	E. MEUNIER.
LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE TUNISIE. — BIBLIOGRAPHIE LYONNAISE. — DERNIÈRES PUBLICATIONS LYONNAISES.	

Vient de Paraître
LA
REVUE LYONNAISE

Histoire, Biographie

Littérature, Philosophie, Archéologie, Sciences, Beaux-Arts

RECUEIL MENSUEL DE LYON ET DE LA RÉGION

PARAÎSSANT PAR LIVRAISONS DE 80 PAGES DE TEXTE AU MOINS

SOUSS LA DIRECTION

De M. FRANÇOIS COLLET, directeur du «Monde lyonnais»

SOMMAIRE DE LA DEUXIÈME LIVRAISON

FERRAZ, Professeur à la Faculté des lettres de Lyon. — Du suicide.
ALPHONSE DAUDET. — Une page de Mémoires.
NIZIER DU PUITSPELU. — Lettres de Valère.
XAVIER LANÇON. — Du dernier recensement des États-Unis, de ses conséquences géographiques et économiques.

JOSÉPHIN SOULARY. — Les maîtres de céans (sonnet).
LÉOPOLD NIEPCE, Conseiller à la Cour d'appel de Lyon. — Les stalles et boiseries de la cathédrale de Lyon (suite).
P. BONNASSIEUX, Attaché aux Archives nationales. — Saint-Martin.
V. DE VALOUS, officier d'Académie. — Documents inédits.
SOCIÉTÉS SAVANTES. — CHRONIQUE. — BIBLIOGRAPHIE.

ABONNEMENTS A LA REVUE LYONNAISE SEULE

LYON ET LA FRANCE CORSE, ET ALGÉRIE COMPRIS	Un An.	20 fr.
Six mois.	10 »	
Trois mois.	5 »	

ÉTRANGER. — PAYS COMPRIS DANS L'UNION POSTALE	1 ^{re} Zone. — Europe entière, États-Unis, etc.	2 ^e Zone. — Extrême Orient, Colonies, etc.
Un an.	22 fr.	Un an.
Six mois.	11 »	Six mois.
Trois mois.	5 . 50	Trois mois.

LA LIVRAISON : 2 FR.

ABONNEMENTS AU MONDE LYONNAIS ET A LA REVUE LYONNAISE

Un an.	30 fr	Un an.	32 fr	Un an.	34 fr
Six mois.	15 »	Six mois.	16 »	Six mois.	17 »

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, AUX BUREAUX DU *Monde lyonnais*

Lyon. — 8, rue Mulet. — Lyon

On s'abonne à Lyon aux Bureaux du *Monde lyonnais* et de la *Revue lyonnaise*, 8, rue Mulet ; à l'imprimerie PITRAT, 4, rue Gentil ; et chez tous les Libraires.

Les Abonnements du dehors sont reçus chez les principaux Libraires de France et de l'Étranger et dans tous les bureaux de poste.

LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

DES LETTRES ET DES ARTS

Suivant l'usage adopté par les publications hebdomadaires, nous considérons comme réabonnés ceux de nos souscripteurs qui ne refusent pas l'un des trois premiers numéros qui leur sont envoyés après l'expiration de leur abonnement.

SOMMAIRE

CHRONIQUE. L'ÉCREVISSE,	NATALIS DE MACHARRÉ
SONNET. A Mlle JEANNE C***,	ELZÉARD ROUGÉE.
L'ÉMERAUDE, CONTE MORAL,	ALCIBIADE.
LYONNAISIANA. DU MOT LYONNAIS <i>Aversiu</i> .	NIZIER DU PUITSPÉLU.
LE MONDE LYONNAIS EN TUNISIE,	D ^r AL. BUCASIS.
REVUE DRAMATIQUE,	STRAFONTIN.
ÉCHOS DE LA SEMAINE,	SAIN-T-POTHIN.
ÉTUDES ET PORTRAITS. ÉMILE DE GIRARDIN.	ÉLIE VALLENAS.
COURRIER THÉATRAL,	TONY VIDY.
SOCIÉTÉS SAVANTES,	ARGUS.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT,	E. MEUNIER.
LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE TUNISIE. — BIBLIOGRAPHIE LYONNAISE. — DERNIÈRES PUBLICATIONS LYONNAISES.	



CHRONIQUE

L'ÉCREVISSE

Ln'en faut plus douter, l'écrevisse se meurt, l'écrevisse est morte. *Lugete, Venere.* Depuis longtemps déjà ce cri d'alarme a frappé mes oreilles. Aujourd'hui, c'est presque un fait accompli.

Le phylloxera détruit nos vignobles. Je propose que, le jour où le désastre sera complet, l'Académie décerne un festin d'honneur à celui qui aura obtenu le prix Monthyon.

Soyons vertueux. Elevons nos âmes à la hauteur de tous les sacrifices. Le jour venu, le plus digne d'entre nous s'asseoirà à une table dressée sur les tours de Notre-Dame, et à la face de l'univers, il mangera la dernière écrevisse en buvant la dernière bouteille de vin de France.

Pauvre écrevisse, la reine des soupers fins, l'orgueil de nos fleuves, la consolation de nos petits ruisseaux ombreux, ton règne est fini ! la malédiction du ciel s'est appesantie sur toi, et voilà que tu vas disparaître dans ce tourbillon qui ne respecte rien. Tu vas où sont déjà tant de nobles et bonnes choses, la lamproie, l'ombre chevalier et la bécassine.

Et pendant que notre table se vide de mets nationaux, l'Amérique nous envoie des cargaisons fantastiques de viandes salées ou gelées. J'ai craint un instant que le cochon français ne fût vaincu par son congénère à demi-sauvage du Nouveau-Monde. Dieu ne l'a pas voulu. La trichine est venue à la rescousse et, grâce à elle, nous pourrons encore manger du jambon sans l'avoir fait passer sous le microscope d'un vétérinaire.

Tout ceci est grave et mérite réflexion, messieurs les immoralistes. La disparition de l'écrevisse est un signe des temps. Nous avons abusé de la supériorité de notre intelligence contre ce malheureux crustacé. C'est si facile de pécher les écrevisses. Une poche en filet et un appas et... le tour est joué.

Il n'y a pas en France un ruisseau qui, du prin-

temps à l'automne, ne soit fouillé dans tous les sens, par tous les gamins du pays. Des générations entières d'écrevisses ont été sacrifiées par ces petits pirates d'eau douce. L'écrevisse qui est cependant une douce créature, a résisté longtemps à ces exactions de toute nature, puis, un beau jour, (fatalité !) elle s'est sentie vouée à la destruction : c'était fini, et maintenant nous vivrons de souvenirs ! C'était le moment de l'expansion et des vins généreux, celui où apparaissaient les écrevisses sur nos tables. Quand le buisson rouge circulait parmi les convives, quelque antique bouteille de Bourgogne montrait sa panse rebondie et poussiéreuse respectueusement étendue sur le panier d'osier. La gaieté s'allumait alors, plus brillante que les lustres ; les propos galants circulaient pétillants comme des balles, pendant que craquait joyeusement sous les mâchoires la cuirasse écarlate du pauvre crustacé. C'était le moment où vos mains délicates et vos doigts déliés se montraient dans toute leur svelte et gracieuse habileté. C'était le moment des sourires ébauchés, mesdames, des œillades rapides, interrompus brusquement par la résistance soudaine d'une pince ou d'un corselet hérissé.

Oh ! que l'écrevisse est un charmant petit animal dans la main d'une jolie femme. On dirait d'un rubis éclatant enchassé dans de la nacre rose.

Les hommes ne savent pas manger les écrevisses : ils y mettent le couteau, la fourchette ; ils se livrent à des contorsions brutales, à des brolements énergiques. L'écrevisse est le mets des femmes ; on les voit alors déployer toute leur grâce d'attitudes mutines, d'impatiences adorables. Si nous étions au temps des fées, si j'étais un roi puissant et célibataire, j'instituerais comme concours international, un grand festin, et je prendrais pour femme celle de mes belles invitées qui aurait le mieux mangé les écrevisses. Hélas ! tout ceci ne sera bientôt plus qu'un rêve !

Depuis longtemps déjà l'écrevisse a disparu de la table de famille. Ça coûte si cher, et c'est si peu nourrissant ! Mais aussi quelle effrayante consommation on en fait dans les restaurants à la mode, de minuit à 3 heures du matin ! Qu'importe le prix ? On ne va pas souper en cabinet particulier pour faire

des économies. Et puis je vous le demande, n'en déplaise à Jacques Normand, peut-on souper, ce qui s'appelle souper — sans écrevisses ?

Écrevisses en buisson, écrevisses bordelaises ... Parbleu ! vous n'avez pas à vous en occuper. Commandez ce que vous voudrez, perdreaux truffés ou bécasses, les écrevisses feront leur entrée majestueuse à la fin du souper, en même temps que sautera le bouchon du Champagne... Cela sera, parce que cela doit être ; par ce que le vrai royaume de l'écrevisse est sur les tables étincelantes de cristaux, à la lumière crue du gaz ; par ce qu'il est minuit passé et que le bourgogne a mis dans vos yeux des lueurs d'incendie ; parce que vous parlez bas après avoir ri bien fort, et que ce qui vous serre à la gorge n'est plus l'ivresse sans être encore le désir.

N'est-il pas vrai, monsieur ? me trompé-je.... madame ?

Dans dix ans vous souperez encore... dans les mêmes salons,... sous les mêmes becs de gaz, et vos arrières-neveux après vous ; mais alors il n'y aura plus d'écrevisses. Peut-être vous vous rabattrez sur la langouste américaine et y trouverez des consolations. Je vous le souhaite de toute mon âme. Mais s'il en est temps encore, demain sera peut-être trop tard, hâtez-vous donc...

Allez manger des écrevisses
En cabinet particulier.

NATALIS DE MACHABRÉ.

BIBLIOGRAPHIE LYONNAISE

LETTERS DE VALÈRE, colligées par NIZIER DU PUITSPÉLU, avec une introduction par icelui. Deux beaux volumes in-12, titres rouge et noir. — Lyon, Meton, éditeur, rue de la République, 55. — Prix : 12 francs.

Ce pseudonyme, qui cache à peine un des plus sympathiques écrivains lyonnais, est à lui seul un attrait. Beaucoup d'esprit, beaucoup de bon sens, un libéralisme convaincu, — et de jolis coups de griffe pour tous les amis de droite et de gauche, car, à droite et à gauche, l'auteur ne compte que des amis.

Nous reviendrons sur cet ouvrage dans un prochain article.





UNE MIGNONNE COMÉDIENNE

A Mlle JEANNE C*****

*Des broussailles d'or sur le front,
Dans les yeux un brin de malice;
Sur sa lèvre, rose calice,
Des sourires valsant en rond.*

*Son pied capricieux et prompt
Ne marche pas, mais trotte ou glisse,
Et l'on savoure avec délice
Son joli petit air luron.*

*Elle a dans sa voix qui vous grise
D'e ces voluptés que la brise
Jalouse voudrait bien avoir.*

*Et, devant sa fine stature,
L'artiste rêve, croyant voir,
Sarah Bernhardt en miniature.*

ELZÉARD ROUGIER.



L'ÉMERAUDE

CONTE MORAL

COMMENT Mme d'Olbiac avait pu s'éprendre de Maxime : c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Restée veuve à vingt-deux ans d'un mari bien plus âgé qu'elle, maîtresse d'une jolie fortune, elle avait traversé quatre ans de veuvage, sans que la médisance la plus perspicace eût fait d'elle une victime volontaire. Spirituelle, hardie, appelant les choses par leur nom, elle connaît-

sait ou devinait assez bien la vie et ses passions, pour que sa conversation fut toujours intéressante. Chaque lundi elle recevait quelques intimes, gens du meilleur monde : douairières, jeunes ménages, élégants. Avec des yeux noirs largement ouverts, d'un éclat tempéré mais soutenu, un teint délicat d'honnête femme, une peau transparente et des formes irréprochables, discrètement accusées, elle avait une de ces beautés tranquilles qui font le régal des epicuriens raffinés. Maxime de Noraindorff lui avait été présenté par le jeune Crèvecoeur, son cousin ; vingt-huit ans, charmant garçon, aussi franc dans ses amitiés qu'inhabile à choisir ses amis. Maxime de Noraindorff était lieutenant dans un régiment de chasseurs. Tout jeune encore, il avait la réputation d'un viveur endurci. Très souple de l'échine, il faisait son chemin et on disait tout haut qu'il allait être nommé capitaine. Sa moralité était à la hauteur de son caractère. Les petites femmes raffolaient de lui : son égoïsme bien entendu savait les plier à toutes ses fantaisies, peut-être même à tous ses besoins. Un jour qu'il était malade, une de ses anciennes maîtresses, presque une fille de trottoir, étant venue le soigner, il se laissa faire. Elle fut admirable de dévouement. On sait que ces femmes ont parfois des accès de vertu. La maladie dura un mois : quinze jours de tisanes, quinze autres de consommés ; après quoi, Maxime étant guéri, reconduisit poliment sa maîtresse chez elle et passa à d'autres amours, en laissant l'ange de son chevet dans une de ces misères terribles qui sont la spécialité du demi-monde.

Il était beau garçon, mais son regard avait tantôt une dureté puissante qui faisait peur, tantôt une fatigue cynique qui dégoûtait. Tel était l'étrange officier dont Mme d'Olbiac devint amoureuse en vertu de ce principe connu : que les honnêtes femmes sont généreuses, et que, gardant leur estime pour les braves gens, il faut bien qu'elles réservent leur amour aux autres. Cette passion naquit, grandit, se fortifia dans le cœur de cette pauvre femme par un de ces mystères de naïveté très communs et cependant impénétrables. Son âme, née pour le bien, incapable d'un sentiment mauvais, selassait tromper par de fausses espérances. Friand d'un aussi bon morceau, Maxime procédait en grand seigneur, et mettait dans son amour un respect et un platonisme dont il ménageait adroitement la décroissance. Ses déclarations avaient un vague prémedité où la vertu trouvait des apparences, et le vice un profit réel. En l'écouter, Mme d'Olbiac pouvait croire tout ce qu'elle voulait : il avait l'art de ces phrases hypocrites, où les convenances ne trouvent rien à redire et qui, cependant, font palpiter la chair des plus chastes. Avec une adresse merveilleuse de roué corrompu, l'ange repliait lentement ses ailes, et le moment venait où le diable allait montrer ses griffes.

Mme d'Olbiac portait habituellement, près de son alliance, une bague, une seule, C'était une émeraude de belle taille et d'une pureté singulière, sans aucun *crapaud*. Par une bizarre anomalie, une tache violacée très petite, mais très apparente, pointillait une de ses facettes. Simplement encadré d'or rouge, cette pierre était connue de tous ses amis. Le jour de ses fiançailles, elle l'avait reçue de son vieux mari; respectueuse d'un souvenir, où la tendresse quasi-paternelle se teintait d'une nuance d'amour délicat, Mme d'Olbiac disait à qui voulait l'entendre : « Elle ne me quittera jamais.... »

Le 28 mars dernier, Crèveœur se fit annoncer chez sa cousine. Il la trouva très pâle, agitée, soutenant avec peine la conversation la plus ordinaire. Six minutes ne se passèrent pas sans qu'elle fondit en larmes en s'écriant : « Oh ! mon ami, je suis bien malheureuse !... »

Elle était à un de ces moments douloureux, où l'on se sent engloutir lentement par la souffrance et le remord, où l'on a besoin de sympathie, d'encouragement, de secours. Ce fut une confession lente et pénible, mélange involontaire de la passion qui veut s'excuser, de l'amour-propre qui s'irrite, du péril qui menace et impose la franchise : étrange compromis dont les sous-entendus ont une saveur d'éénigme facilement pénétrable, réticences délicieuses, fausse honte adorable d'une âme honnête : on rougit d'une erreur et on craint également de la dissimuler ou de l'exagérer, Crèveœur était un étourdi, mais un galant homme, ayant l'usage du monde, très affectueux pour sa cousine qui le grondait quand il le méritait, ce qui arrivait souvent. Pour cette fois, c'était son tour. Il devina tout.

Ce tout n'était pas grand'chose aux yeux de la conscience. Mais pour le monde, la situation était délicate. Noraindorff devenu pressant avait parlé de son amour avec cette éloquence bête et sensuelle que le désir donne aux plus corrompus. Il avait emmêlé de feintes douceurs son ardeur furieuse, et emmitouflé sa brutalité de métaphores séraphiques. Émue, troublée, Mme d'Olbiac se défendait non sans peine. Puis comme il insistait avec des regards dévorants pour obtenir au moins un souvenir, un talisman, un petit rien venant de celle qu'il aimait, elle se crut sauvée de lui et d'elle-même en lui glissant au doigt l'émeraude dont je vous ai parlé, et pensa faire un acte d'habile vertu en donnant sa bague au lieu de se donner.

Noraindorff n'insista pas davantage, mit la bague à son doigt avec un remerciement attendri et sortit au bout de dix minutes.

Mme d'Olbiac était inquiète. Non-seulement sa conscience lui reprochait une courte défaillance, mais son intelligence commençait à gronder. Elle pressentait un péril et comprenait sa faute. Elle se rassurait cependant, parce qu'elle

croyait à Noraindorff une vraie délicatesse. Sa visite du lendemain lui démontra qu'elle s'était cruellement trompée. Tortueusement, froidement, avec des périphrases hypocrites, Noraindorff lui fit sentir qu'elle était perdue. C'est sans doute une monstruosité que de dire à une femme : « Chère madame, si vous n'êtes pas à moi, j'aurai l'honneur de porter ostensiblement à mon doigt la bague que vous avez bien voulu me confier. » C'est une lâcheté, c'est une infamie. Noraindorff trouva cette action toute naturelle. A l'abri lui-même de tout danger, sûr de l'impunité, il ne voyait dans cette manœuvre qu'une des mille et une rouerées de son maître don Juan.

Tout d'abord, en femme courageuse, Mme d'Olbiac voulut lutter. Elle eut des mots cruels pour Maxime, des mépris insolents, des haut-le-corps superbes. Toute cette campagne ne devait pas aboutir. Excellente contre un homme de cœur, elle ne valait rien contre ce sceptique doublé d'un égoïste. Elle l'irrita sans l'ébranler, et quand Crèveœur vint si fort à propos rendre visite à sa cousine, deux heures auparavant, Maxime, avec son sourire de loup cerf-vier, avait, d'ailleurs très poliment, annoncé à Mme d'Olbiac que dans trois jours, il viendrait à sa réception hebdomadaire, qu'il s'y dégantierait, et que la bague apparaîtrait aux regards surpris des invités, à moins que d'ici-là.... Et voilà ce que Mme d'Olbiac racontait en pleurant à son cousin Crèveœur.

Ce dernier releva la tête au bout d'un moment. « Ayez confiance, ma cousine ; pendant trois jours fermez votre porte à tout le monde : lundi prochain, je serai là, »

En échange de ces bonnes paroles, fièrement dites, Crèveœur eut un coup d'œil qui l'étonna ; jamais encore il n'avait été regardé de la sorte par sa cousine.

Onze heures sonnaient quand M. Maxime fit son entrée. Mme d'Olbiac eût un tressaillement : elle regarda Crèveœur qui, adossé à la cheminée, causait avec indifférence. Il y avait dans le salon un je ne sais quoi qui donnait le frisson, et comme un souffle d'orage courant de fauteuils en fauteuils. Noraindorff avait un masque d'une rigidité implacable et railleuse : il poussa le cynisme jusqu'à tendre, à la maîtresse de maison, comme du reste les habitudes familières de ce salon l'y autorisaient, une main gantée. Puis il s'approcha du piano, ouvert, et fit le geste de se déganter.

« Pardon, cher monsieur, j'aurai un marché à vous proposer. Noraindorff se retourna et vit Crèveœur, qui le touchait légèrement à l'épaule en souriant. Crèveœur avait l'air si naturel, si bon enfant, que Maxime le suivit sans défiance dans le petit salon bleu d'à côté, désert pour le moment,

« Cher monsieur, reprit Crèveœur, voulez-vous me

permettre de vous déganter : sans façon, il prit le gant de Maxime, déjà déboutonné et le tira :

« Vous avez au doigt une bien belle émeraude, je viens vous prier de me la donner. »

Noraindorff eut un regard cynique et répondit : « Monsieur, je vous comprends, je serai demain à vos ordres, Mais demain seulement. »

« Oh non, cher monsieur, reprit Crèvecoeur, vous ne me comprenez pas. Ce n'est ni un cadeau, ni un duel que je vous demande. C'est un échange et en retour de cette émeraude qui vous est bien inutile, je ne dirai à personne que vous avez ce soir au petit doigt un brillant d'une origine certaine, car avant-hier je l'ai acheté pour M^{me} Cora. Et je puis vous promettre que mes amis, M. le comte d'Agemol et le marquis d'Aspanges qui, tout à l'heure au cercle, ont reconnu avec moi ce brillant, seront discrets comme votre dévoué serviteur. »

Et lentement, durement, il arracha l'émeraude du doigt de Maxime pétrifié et confondu au point de se retirer immédiatement.

Crèvecoeur rentra dans le salon, s'approcha de la cheminée et se tournant vers M^{me} d'Olbiac : « Eh bien ! cousine, vous oubliez votre bague sur le piano....

Maxime de Noraïndorff médite encore, à l'heure qu'il est, sur les inconvenients de se laisser glisser un brillant au doigt par la jolie fille qui vous entretient sans s'assurer de sa provenance. Et Cora, de son côté, est heureuse d'avoir fait un marché d'or. Elle a perdu M. Maxime, mais elle a gagné mille louis. Vous voyez que Crèvecoeur fait bien les choses.

Aussi j'ai l'honneur de vous annoncer son mariage avec M^{me} d'Olbiac.

ALCIBIADE.

LYONNAISIANS.

DU MOT LYONNAIS AVERSIN

LE terme n'est guère connu à Lyon même, mais il est répandu dans toutes nos campagnes, où il signifie *averse*. Cochard le traduit par cette expression un peu énigmatique : « Revers de bise ». Il est probable que, dans sa pensée, revers de bise est l'équivalent de bise noire, bise pluvieuse, suivant notre proverbe lyonnais :

Quand il pleut de bise,
Il pleut jusqu'à la chemise.

Pour la plupart de nos paysans, *aversin* est, plus simplement, synonyme d'*averse*, dont il est sans doute dérivé, comme *traversin*, de *travers*. Il faut toutefois observer qu'en provençal *avers* signifie versant septentrional, ce qui se rapproche de l'idée exprimée par la traduction de Cochard.

Le savant lyonnais cite ce proverbe patois : *J'amo autant que saio au loup qu'à l'aversin*, qu'il traduit par : « J'aime autant que le loup en profite que le mauvais temps ». Cela reviendrait au vieux dicton : « Autant l'un que l'autre » (puisque les deux sont mauvais).

Mais la version de Cochard est-elle bien exacte ? « J'aime autant que le loup en profite que le mauvais temps », contrairement à nos proverbes campagnards, n'a rien de piquant et même ne signifie pas grand' chose. Ne faudrait-il pas plutôt voir ici dans *aversin* une corruption du provençal *aversié* ou *aversier*, qui veut dire le diable (*adversarius*), et traduire : « J'aime autant qu'il soit au loup qu'au diable ! » expression plus pittoresque, et qui peut plus d'une fois trouverson application. Un père qui embarque mousse quelque four-à-chaux de fils, quelque pas-rien, et à qui l'on fait observer que ledit galapian y peut laisser sa peau, a bien le droit de répondre « qu'il aime autant que son fils soit au loup qu'au diable » !

Autre observation : dans nos campagnes, un *aversin*, pris pour orage, se dit aussi un *garou* (*gerulphus*). Un *garou*, c'est un loup-garou, et mieux dit, loup n'étant en français qu'un pléonasme. En effet *Varulf*, équivalent de *garou*, signifie en suédois *homme-loup*. Le paysan, semblable à l'homme primitif qui expliquait tous les phénomènes naturels par l'intervention de puissances surnaturelles, doit être porté à voir dans ces nuages inattendus qui, aux équinoxes, succédant à un ciel serein, versent tout à coup leurs ondées poussées par une bise aigre et sauvage, doit voir dans ces nuages, dis-je, quelque relation avec une bête diabolique vous prenant à l'improviste. Confirmation, semble-t-il, de l'interprétation proposée plus haut pour le proverbe de Cochard.

PUITSPELU.





LE MONDE LYONNAIS EN TUNISIE

Tunis, 30 avril 1881.

MON CHER AMI,

LORS de mon départ pour le Congrès scientifique d'Alger, vous m'avez fait promettre de vous adresser chaque jour le compte-rendu des séances du savant aréopage, et je dois avouer que c'est avec les plus belles intentions du monde que le samedi 9 avril, je prenais place, au milieu d'une foule de collègues illustres, sur le paquebot le *Charles-Quint*. J'avais, avec grand soin, fait emplette, pour la circonstance, d'une belle serviette de chagrin gaufré; mes crayons, finement taillés, étaient prêts à retracer quelques profils de savants; j'avais à l'oreille ma meilleure plume de Tolède; bref, armé de pied en cap, j'allais, heureux et fier, recueillir pour le *Monde lyonnais* des documents à remplir ses colonnes plusieurs semaines durant.

« Il y a loin de la coupe aux lèvres, dit un proverbe arabe, jugez-en. A peine débarqué à Alger, je n'eus rien de plus pressé que de m'évader, comme un collégien échappé à la surveillance du gardien, et d'aller me préparer au Congrès dans les jardins d'orangers de Blidah et sur les magnifiques cimes du Sahel. Ils sentent si bon les orangers de Blidah! et l'on découvre de si vastes horizons sur les cimes du Sahel! que, dame, je commençais à oublier un peu le but réel, avoué, du voyage.

Une énergique résolution me fit néanmoins reprendre le chemin d'Alger, et dès mon arrivée je passais une revue générale de tout mon matériel : ma plume de Tolède, mes crayons et ma large serviette de chagrin. C'est que le lendemain même devait avoir lieu la séance d'inauguration du Congrès.

Le grand jour est arrivé enfin : la salle du théâtre est comble et je reconnais bien vite l'impossibilité absolue de remuer ma plume et d'étaler sur mes genoux ma large serviette. Tout à coup l'orchestre attaque l'ouverture de la *Muette*; je n'y tiens plus. Ces flots d'harmonie me montent à la tête : bref, j'oublie complètement que je suis là pour

écouter et prendre des notes; horreur! j'oublie même d'écouter le discours de notre illustre compatriote, M. Chauveau, ainsi que la réplique de M. Albert Grévy. Aussi ces diables de gens ont une telle façon d'entendre une inauguration de Congrès scientifique!

De ce jour, j'étais perdu pour la science et pour le reportage : roulant à chaque instant de fête en fête, d'excursions en diners officiels, j'arrivai enfin à la clôture du Congrès sans avoir entendu autre chose qu'une communication qui, certes, devait être très intéressante, mais nécessitait quelques connaissances préalables en mathématiques : *du développement en série de la formule $\frac{x}{x-1}$, et les conséquences*. N'ayant pas saisi le premier mot de la discussion, par la bonne raison que je n'ai pas les connaissances spéciales nécessaires, je me suis abstenu d'envoyer au « *Monde lyonnais* » le compte-rendu de la séance.

Mais, rassurez-vous, si je n'offre pas à vos lecteurs la primeur des communications scientifiques qui se sont faites au Congrès, j'espère les dédommager en leur contant par le menu les réjouissances de toutes sortes que les autorités nous ont prodiguées de notre arrivée à l'heure du départ.

Pour aujourd'hui, je me contenterai de vous dire que je suis arrivé à Tunis depuis ce matin. Par quel hasard, me trouvez-je ici? — Je n'en sais, ma foi, rien. Toujours est-il que j'y suis et que j'y resterai tant que je trouverai quelque chose de nouveau à narrer au *Monde lyonnais*.

Je reviens à l'instant de visiter un monument qui a fait grand bruit depuis quelque temps; et comme il n'est personne qui n'ait entendu parler du Bardo, c'est par là que je veux commencer la description de mes pérégrinations à travers Tunis.

Muni d'une autorisation spéciale que me valait ma qualité de rédacteur du *Monde lyonnais*, je me rendis au palais situé à 5 kilomètres environ de la ville, au milieu de prairies d'une fertilité étonnante. Grâce à mon autorisation spéciale, j'ai vu s'ouvrir devant moi les portes du Bardo, et il m'a été donné de parcourir dans tous les sens la résidence habituelle de Son Altesse Mohammed-el-Sadeck.

Ce n'est qu'après un grand nombre de détours que l'on parvient au palais proprement dit, dont l'entrée principale est au fond de la *cour des lions*. Un splendide escalier de marbre blanc conduit tout d'abord à la *salle de justice* qui n'a de remarquable que le sans-gêne de son ameublement : le trône, les divans, tout est fripé, sâle, déguenillé et ne rappelle que de très loin les splendeurs que l'on est toujours enclin à supposer lorsqu'il s'agit d'un palais oriental.

Au premier étage, la grande salle du trône ou des fêtes : un luxe de tentures, de dorures et de pendules, de pendules surtout, un luxe dont on n'a pas idée! Dans le fond, le trône, soigneusement enveloppé d'une housse gigantesque;

et de chaque côté, deux énormes boules de verre argenté.

Cette salle est, mā foi, très présentable (les boules de verre à part, bien entendu) et je me serais déclaré satisfait si je n'avais aperçu en levant le nez au plafond que les bougies des candélabres, consciencieusement munies de bobèches de papier, n'étaient que des semblants de bougies, des bougies postiches, en bois peint.

J'avoue que mon enthousiasme a reçu là un rude coup et que c'est par un éclat de rire inextinguible que je répondis à mon guide me demandant mon impression sur le Bardo.

Aussi bien, je rejoignis bien vite ma voiture et me fit conduire à une autre résidence royale, distante seulement de quelques centaines de mètres, et que l'on me dit être l'habitation de la famille du bey.

Là, comme au Bardo, j'exhibai ma carte et mon autorisation : peine perdue ! Le portier, un vilain moricaud, moitié arabe, moitié nègre, homme ou femme, je ne sais, me refusa énergiquement l'entrée. Vainement je tentai de le couvrir d'or : il sut résister à toutes les tentations et je n'eus qu'à me replier en bon ordre, repoussé avec pertes sans doute, mais satisfait néanmoins d'avoir trouvé chez ce peuple dégradé, avili, quelque chose qui ressemblait au respect de la consigne.

Or, donc, il m'a fallu revenir tristement à Tunis, en jetant un regard de regret sur le harem de Mohammed. Vainement j'essayais une dernière fois de deviner à travers les jalouxies ! Rien n'est venu jusqu'à moi : décidément, ces harems sont bien des prisons où *Elles* vivent et meurent loin des regards des profanes.

De retour en ville j'ai eu un entretien avec un personnage important, quelque peu attaché à l'ambassade, et comme je le questionnais sur les affaires tunisiennes et sur le renversement possible du bey : « Croyez-moi, me dit-il, en fait de question tunisienne de longtemps nous ne saurons le B, A, BA (*le bey à bas*), pour les membres du Congrès. »

A bientôt une prochaine lettre.

A vous de cœur et de sympathie.

D^r A L - BUCASIS.



REVUE DRAMATIQUE

MICHEL STROGOFF, pièce à grand spectacle en cinq actes et seize tableaux... Théâtre Bellecour, tous les soirs à sept heures et demie, *Michel Strogoff*: on ne voit plus que cela depuis quinze jours sur les murs de Lyon.

Ce sont d'immenses affiches jaunes, sur lesquelles les noms de Nertann, Gerber, Bouyer, Munié, Vigne, Délia, Dennery, Jules Verne, Rubé, Chaperon, Chéret, Robecchi, Floury, Laurençon, Boulard, Thomas, Artus, mille autres, aux terminaisons empruntées à toutes les langues de l'Europe, se détachent en noir dans un fourmillement de grosses lettres de tous les types usités en imprimerie.

Puis, c'est la désignation des tableaux, l'indication des ballets, des parades, des cortèges, des illuminations, des fanfares, des chevauchées, des fêtes, des embrasements. Cela fait d'interminables nomenclatures qui attirent et éblouissent les yeux, et donnent à l'esprit émerveillé de tant de splendeurs l'idée d'un spectacle inouï, presque surnaturel.

Par extraordinaire, et pour cette fois seulement, les affiches ne sont pas menteuses.

Michel Strogoff dépasse de beaucoup en luxe de mise en scène tout ce que nous avons eu à Lyon jusqu'ici. Le théâtre Bellecour s'est surpassé lui-même.

Un nombre énorme de costumes (1200, dit-on), d'un goût irréprochable; une douzaine de décors neufs dont la plupart sont de véritables chefs-d'œuvre; des armes, des meubles, des bijoux, ayant leur style et leur époque; les groupements les plus ingénieux; des défilés imposants: c'est plus qu'il n'en faut pour attirer pendant longtemps la foule des curieux et des artistes.

Le *Monde lyonnais* a offert déjà à ses lecteurs les plus beaux types de la figuration et des ballets. Il se propose de continuer sa série de dessins en faisant exécuter par son ami Job les portraits des acteurs chargés des rôles principaux. Il regrette de ne pouvoir leur montrer les décorations les plus remarquables.

La perspective de *Moscou illuminé* fait un cadre splendide à la retraite aux flambeaux. Rien de plus émouvant que le *Champ de bataille de Kolivan*, jonché de cadavres, d'armes brisées, de ruines et de débris de toute sorte. Rien de plus riche que le *Camp de l'émir* préparé pour la tête par laquelle les troupes tartares doivent célébrer leur succès. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est sans contredit, la série de tableaux qui a pour titre: *Les rives de l'Angara*, *le Fleuve de Naphté* et *la Ville en feu*. L'Angara traverse la scène. Un radeau portant Marfa et Michel Strogoff, Nadia, Blount, Jolivet et un batelier, est censé suivre le fleuve. Le radeau est immobile; c'est le décor qui change. Le spectateur jouit ainsi du panorama qui se déroule sous les yeux des voyageurs, à mesure qu'ils avancent du côté d'Irkoutsk, jusqu'à ce qu'enfin il aperçoive la ville elle-même flambant dans un vaste incendie. C'est saisissant.

Je reviendrai sur les costumes, j'aurai à vous parler un peu en détail de l'interprétation, remarquable pour une pièce de ce genre. *Michel Strogoff* est de taille à défrayer plusieurs revues dramatiques.

Le cirque Rancy a exhibé un enfant de douze à treize ans d'une aptitude effrayante pour le calcul. Jacques Inaudi fait de tête, et sans avoir recours à l'écriture, les plus difficiles opérations de l'arithmétique, telles que les multiplications, les divisions ou l'extraction des racines carrées ou cubiques. Et notez qu'il ne se trompe jamais (l'opération est vérifiée sur un tableau noir),

qu'il n'y a pas de compères (j'ai moi-même indiqué des problèmes à résoudre), et qu'il s'agit d'opérer sur des nombres fabuleux, où les millions, les milliards, les trillions et les quatrillions se heurtent dans un cliquetis étourdissant de chiffres invraisemblables. L'enfant a l'air de faire la chose la plus naturelle du monde. Rien qu'à l'écouter, j'ai pris un mal de tête splendide que je me suis hâté d'aller dissiper dans la contemplation des *Derviches tourneurs* et du *Cortège de l'émir Féofar*.

STRAPONTIN.



ÉCHOS DE LA SEMAINE

Le concert de l'Harmonie Gauloise a rempli, dimanche dernier, la salle du Grand-Théâtre. Le succès de M. Lassalle a été complet. Mme Duperron, une artiste de grand mérite, a partagé avec Mme Baux les applaudissements du public. L'Harmonie Gauloise et l'Harmonie du Rhône ont montré tout ce qu'une habile direction peut apporter d'éléments de réussite dans une société musicale.



LA REVUE LYONNAISE compte aujourd'hui deux livraisons d'existence. Son petit dernier se nomme *février*; il arrive un peu tard, mais il sera suivi de près par son frère cadet *mars*, sur lequel on fonde déjà les plus brillantes espérances. Des typographes indiscrets m'ont murmuré à l'oreille les noms de M. Heinrich, le savant et aimable doyen de notre Faculté des lettres, de M. Allmer, membre correspondant de l'Institut, un des maîtres de l'épigraphie, de M. H. Beaune, ancien procureur général, de M. B. Vermorel, ancien voyer principal de notre ville, si connu pour ses patientes recherches sur la topographie historique; avec de semblables parrains, il n'y a pas de vœux à former; il n'y a qu'un succès à enregistrer d'avance.

Quant à la seconde livraison, celle qui vient de paraître, je vous dirais bien qu'elle contient des pages ravissantes d'Alphonse Daudet, un sonnet de Soualary, comme Soualary seul sait faire les sonnets, mais je préfère vous conseiller de l'acheter ou mieux de vous abonner.



GRANDE fête depuis mercredi dernier sur le cours du Midi. Le concours hippique brille de son éclat habituel. M. le général Carteret-Trécourt, gouverneur de Lyon, se trouvait à l'ouverture. La première journée a été d'autant plus agréable qu'il n'y a eu aucun accident à déplorer. Inutile d'ajouter que nos cavaliers ont été admirables d'adresse et d'entrain, et que nos jolies mondaines rivalisaient de luxe dans un concours de toilettes de meilleur goût. Le *Monde lyonnais* reparlera du concours hippique à ses lecteurs.

JNE nouvelle publication artistique à l'horizon. Les lauriers du *Journal amusant* empêchaient les Italiens de dormir.

Un groupe de journalistes et de dessinateurs d'au-delà des Alpes vient de créer à Turin une feuille hebdomadaire, humoristique, sous le nom séduisant de la *Mosca d'oro*, la *Mouche d'or*. La *Mouche d'or* paraît tous les jeudis sous l'habile direction de M. F. Gonella. La première page du premier numéro représente la *Mouche d'or* sortant d'un œuf de Pâques, aux applaudissements de la foule, le reste du journal est garni de charges très fines, qui font le plus grand honneur à nos confrères les Job du pays de si. Bonne chance donc à la *Mosca d'oro*!



SOCIÉTÉ DE LA SAINTE-CÉCILE. — La prochaine audition de *Marie-Magdeleine* est décidément fixée au samedi 14 mai, et la suivante au mercredi 18 mai, avec MM. Guillien et Géricault.

M. Guillien a laissé chez nous de trop bons souvenirs pour que le public ne s'empresse de saluer une fois de plus son beau talent de chanteur, surtout dans cette œuvre exquise de Massenet qui n'a jamais été donnée à Lyon.

M. Géricault est un ténor demi-caractère, qui s'est fait entendre déjà sur notre scène, en 1871, et, depuis lors, dans plusieurs salons lyonnais. L'hiver dernier, il a été fort apprécié à Naples, au théâtre San Carlo, où il reste engagé pour la saison prochaine.

Ajoutons au concours de ces deux artistes, la voix distinguée de Mlle Pouget et les notes émouvantes de Mme N. dans le rôle de *Marie-Magdeleine*; avec un pareil ensemble et l'intérêt des grands chœurs de la Sainte-Cécile, nous pouvons prédire à M. Reuchsel qu'il n'y aura pas de place pour tout le monde dans l'étroite salle philharmonique.

SAINT-POTHIN.



LA

MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE TUNISIE

Dous devons signaler, parmi les nouvelles scientifiques les plus intéressantes, les fouilles qui ont été opérées, les mois derniers, par la mission archéologique de Tunisie confiée à M. le comte d'Hérisson, et dont un archéologue bien connu, M. Ambroise Tardieu, auteur d'importants travaux historiques sur l'Auvergne, faisait partie en qualité de secrétaire.

Cette mission, arrivée à Utique, près de Tunis, le 7 février dernier, a occupé près de cent ouvriers, tous siciliens. Jusqu'au 30 mars dernier, le sol de la ville phénicienne et romaine où le célèbre Caton (dit d'Utique) se donna la mort, a été remué sur plusieurs points d'attaque.

Utique renferme des ruines nombreuses. Temples, amphithéâtre, théâtres, cirque, palais romains, etc., etc.

La mission, chargée de fouiller le sol de la célèbre cité, a découvert de superbes statues en marbre, parmi lesquelles Hercule enfant et Bacchus, plus de 1,200 vases divers, de nombreuses figurines, de curieux lacrymatoires en verre irisé, près de 300 lampes funéraires à sujets mythologiques, une quarantaine de grandes mosaïques romaines représentant la mort d'Adonis, Vénus guidée par les amours et autres sujets semblables; des bijoux romains (bracelets, colliers, etc.). C'est un vrai succès archéologique que celui de cette mission.

Rendons hommage à MM. de Rothschild, Richard Wallace, André, de Girardin fils, Cahen d'Anvers, de Lambertye, Seillière, Giry, qui en ont fait les frais.

ÉTUDES ET PORTRAITS

ÉMILE DE GIRARDIN

En des hommes les plus étranges de ce temps vient de disparaître. Pendant plus d'un demi-siècle, mêlé à toutes les révolutions qui ont agité la France, tour à tour, au gré de ses passions ou de ses intérêts, l'ennemi et le défenseur du pouvoir, il est resté sur la brèche du journalisme, amassant contre lui et déifiant les haines, agitant à la fois, dans l'effort puissant de son intelligence, tous les problèmes sociaux. Religion, morale, philosophie, famille, administration, tout a servi de sujet à ses études; toujours en quête de la vérité (car il avait pris de bonne foi pour devise le vers fameux de Dante : « *Zo vo... cercando il vero;* » et trompé par cette passion de la vérité, il a édifié le plus vaste échafaudage de systèmes, d'utopies et de chimères.

Parmi ces idées que M. de Girardin remuait à brassées (n'avait-il pas émis une fois l'audacieuse prétention d'avoir une idée par jour!), quelques-unes ont fructifié : huit ans avant que Rowland-Hill ne l'appliquât à l'Angleterre, il avait proposé la réforme postale avec unité de taxe; il a préconisé chez nous l'emprunt par voie de souscription nationale; il a créé la presse à bon marché; il a donné à l'instruction primaire et aux caisses d'épargne la plus vigoureuse impulsion. Mais chaque fois qu'il a touché à la politique, il s'est débattu stérilement; cette impuissance il la comprenait et c'était pour lui une amertume inacceptable.

Le premier travail de M. de Girardin fut de se créer un état civil. Fils adultérin de la belle M^e Dupuy dont Greuze nous a conservé le portrait dans sa *Jeune fille à la colombe*, et du général comte de Girardin; plus tard grand veneur de Charles X, Émile Delamothe (c'est sous ce nom

qu'il avait été inscrit sur le registre des actes de l'état civil du deuxième arrondissement de Paris), sentait peser sur lui le mystère de sa naissance; il en avait fait la « méditation de toute sa vie », ainsi que lui-même le rapporte dans son *Emile*; ce roman douloûreux de sa vingtième année, plein d'une mélancolie et d'un désespoir où l'on retrouve comme la secrète influence de l'auteur des *Confessions*.

Mais Rousseau, sous les ombrages d'Ermenonville, avait pu rêver comme Horace dans le calme et l'oisiveté d'un doux farniente; cette protection délicate que le marquis de Girardin, son aïeul, avait accordée au philosophe, Émile Delamothe ne l'avait rencontrée nulle part. Inconnu, abandonné, seul dans sa chambrette de l'avenue des Champs-Élysées, il se sent envahi par un découragement mortel; toutes les illusions de la jeunesse se sont envolées; il ne reste plus au fond de son âme meurtrie qu'une passion qui la tenaille et la secoue, la soif ardente de la fortune et de la renommée. Alors, brusquement, il quitte ce nom sous lequel il a tant souffert, il prend celui de son père glorieux dans les lettres, à la cour et dans les camps, et mûri par les rêveries douloureuses de son enfance, prêt à toutes les luttes, il se lance hardiment dans la vie.

Le journalisme l'attire; il fonde successivement le *Voleur*, la *Mode* où trois jeunes romanciers débutent : George Sand, Eugène Sue et Balzac, le *Journal des Connaissances utiles*, qui compte au bout d'une année d'existence plus de cent trente mille abonnés, le *Panthéon littéraire*, la *Maison rustique du XIX^e siècle*, le *Musée des familles*. Enfin, le 1^{er} juillet 1836, paraît le premier numéro de la *Presse*, dont l'apparition doit révolutionner le journalisme. On sait quel accueil reçut la nouvelle feuille: on bafoua la presse au rabais qui changeait « en un trafic vulgaire ce qui est une magistrature et un sacerdoce », on parla d'*industrialisme littéraire*; cette querelle eut un épilogue sanglant: Armand Carrel, au *National*, provoqua Girardin, et, blessé à l'aîne, expira dans la nuit du duel. Pendant quinze ans le sang d'Armand Carrel resta au front du directeur de la *Presse*; pendant quinze ans il eut à soutenir contre les feuilles républicaines, coalisées contre lui, une polémique sans merci où toutes les armes étaient bonnes à ses adversaires: l'ironie, le ridicule, l'injure et la calomnie.

Émile de Girardin avait gardé de ces luttes acharnées un style mordant, incisif, une verve indomptable de discussion. Le style est l'homme même; il portait sur son masque froid et malin, à l'œil pénétrant, à la lèvre pincée et railleuse, la trace des ardeurs belliqueuses de son caractère; c'est ainsi que Sarah Bernhard l'avait exposé au Salon de 1878. Dans ses innombrables manifestes politiques, jusque dans ses brochures littéraires, on sent le polémiste ardent, le logicien implacable, posant son principe et en poussant

carrément jusqu'à l'absurde les conséquences. Il a écrit pour le théâtre plusieurs pièces dont l'une, en trois actes, le *Supplice d'une femme*, est une des comédies les plus reprises du répertoire contemporain; on y reconnaît encore toutes les qualités du publiciste, ce qui eût pu suffire à faire tomber la pièce, sans le concours de M. Alexandre Dumas fils; M. de Girardin subit à regret cette collaboration, qui fit son succès, et éprouva le besoin de s'en venger dans une préface.

Il vient de mourir, et dans quinze jours il serait trop tard pour parler de lui. Tel est le rôle ingrat de ceux qui se dévouent tout entiers aux luttes de la presse; leur gloire est peu solide, et en mourant, ils emportent avec eux jusqu'au souvenir de leur nom. Non satisfait de dévorer ses enfants les plus célèbres, le journalisme contemporain étouffe jusqu'à leur renommée. De toute la brillante pléiade qui en 1830 jetait dans la presse quotidienne un si vif éclat, la mémoire s'efface peu à peu. Ceux qui ont survécu à l'oubli n'ont cherché dans le journalisme qu'un marchepied, qu'une entrée en campagne, et, dans des articles écrits au jour le jour, n'ont vu qu'une gymnastique violente, bonne pour les préparer à des luttes plus sérieuses, à des travaux plus mûris. C'est une loi mécanique qu'on perd en force ce que l'on gagne en étendue. Agissant à la fois sur tout le pays, intéressant dans une certaine mesure les esprits les plus modestes, la presse française a senti s'amodifier son importance et sa gravité. Le temps n'est plus où un premier-Paris de M. de Girardin, ou une diabète d'Armand Carrel étaient considérés comme un événement politique. Les articles en style de dépêches sont les plus goûts. Et pour la masse, le meilleur journal n'est pas celui des meilleurs journalistes, c'est celui qui peut s'enorgueillir du plus grand nombre de fils spéciaux et de correspondants particuliers.

ÉLIE VALLENAS.



COURRIER THÉATRAL

Reprises et mariages.

Paris, 4 mai 1881.

REPRISÉS partout. Devant le grand succès du *Monde où l'on s'ennuie* à la Comédie Française, le Gymnase a repris le *Monde où l'on s'amuse* du même auteur; la comédie de Pailleron a retrouvé son succès de 1868.

A l'Opéra-Comique M^e Carvalho a fait sa rentrée dans la *Flûte enchantée*. Il devient banal de dire qu'elle a remporté un nouveau triomphe.



La reprise de *Trente ans ou la Vie d'un Jouer* ne produisant pas grand chose, la Porte-Saint-Martin a repris les *Mystères de Paris*, Taillade y a retrouvé son excellent rôle de Jacques Ferrand. Cette reprise permettra d'attendre la première d'un nouveau drame, un chef-d'œuvre, paraît-il, d'un auteur inconnu. Encore un enfant que l'on reconnaîtra s'il tourne bien.

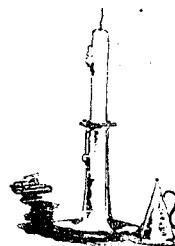


En fait de nouveautés, une série de mariages artistiques. M. Truffier de la Comédie-Française épouse M^e Molé, de l'Opéra-Comique. M. Jourdan, du Gymnase, épouse M^e Geneviève Du-puis, du Palais-Royal. Enfin, M. Lekean du Théâtre des Nations, épouse M^e Lejeune. Souhaitons bonheur, prospérité et postérité aux jeunes couples.



Une faute d'impression a dénaturé l'autre jour le nom de l'éditeur des *Poupées de l'Infante*, l'opéra comique de Grisart qui obtient un vif succès aux Folies-Dramatiques; ce n'est pas *Egrat* qu'il faut lire, mais bien *Egrot*, 25, boulevard de Strasbourg.

TONY VIDY.



CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, SCIENCES ET ARTS UTILES DE LYON. — Séance du 29 avril 1881. — Cette séance de rentrée est en grande partie consacrée à des questions d'intérieur relatives aux élections qui doivent avoir lieu le vendredi, 6 mai. MM. Rappet, Saint-Lager et A. Locard donnent lecture, chacun à tour de rôle, des rapports sur le classement des candidats dans les différentes sections de l'agriculture, des sciences et de l'industrie.

M. Marnas entretient ensuite la Société des dépôts d'algues qui se forment abondamment dans les réservoirs de son usine. M. A. Locard fait observer que ces dépôts présentent une grande irrégularité, suivant la saison et suivant les années; ils semblent, à certaines époques, dé-

croître pour se réformer ensuite avec une intensité plus grande ; en général ils sont plus abondants au printemps et en automne, et plus rares en hiver.

M. Biétrix demande aux chimistes si l'emploi fait par les boulangeries de traverses de chemin de fer imprégnées de sulfate de cuivre est sans danger pour l'alimentation. Après une discussion à laquelle prennent part MM. Marnas, Saint-Lager, Saint-Cyr et Lavirotte, il paraîtrait que l'action nocive du cuivre serait beaucoup moins grande qu'on ne le croit généralement. Comme preuve, M. Marnas cite ce fait qu'en Belgique et notamment dans le Brabant, il n'est pas un boulanger ni même une simple ménagère qui n'ajoute à la pâte du pain un peu de sulfate de cuivre sous prétexte de rendre ce pain plus blanc et plus léger. Le même fait d'après M. Lorenti, a lieu dans un grand nombre de boulangeries de Paris. M. Marnas rappelle l'emploi de ce même sel pour la conservation de certains produits alimentaires. La conclusion de cette intéressante discussion paraît être que l'on peut user impunément des sels de cuivre... mais qu'il ne faut pas en abuser,

A CADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRÉS ET ARTS DE LYON. — Séance du 26 avril 1881. — Deux brochures fort appetisantes sont offertes à l'Académie, qui les renvoie à son bibliothécaire : en premier lieu, *les Groyantes*, poésies de M. A. Baud, vol. in-12, imprimé à Lyon, chez Pitrat ainé ; en second lieu, *le Mariage*, plaidoyer désintéressé de M. le docteur Grettelly, vol. in-12, imprimé à Mâcon, chez Protat frères. Chacun de ces volumes porte très dignement le nom de son imprimeur, avec le millésime de 1881.

M. le président annonce que le ministre de l'instruction publique refuse cette année l'allocation de 300 francs qui était accordée depuis longtemps à la Compagnie. D'après le ministre, ce serait pour rompre avec les habitudes traditionnelles qui étaient les libéralités de l'État sur un trop grand nombre de Sociétés savantes : désormais, les subventions ne seraient allouées que pour des travaux extraordinaires, visiblement onéreux et insupportables pour le budget régulier d'une Société. Il y a donc des Académies de province qui entreprennent des travaux extraordinaires, et M. le ministre les connaît ! C'est drôle.

En attendant que l'Académie de Lyon mérite les encouragements ministériels, M. Charvériat, l'auteur de la *Guerre de Trente-Ans* que l'Institut couronnait dernièrement termine la lecture de son « Étude sur la constitution de Cologne au moyen-âge. » Il s'agit surtout, dans cette troisième partie, des corporations où entrèrent les petits bourgeois, comme celles des marchands de vin, des drapiers et les corporations mixtes de différents métiers, de l'Université, et enfin des juifs, dont l'histoire a été fort accidentée, aux XIII^e et XIV^e siècles, et qui finirent par être chassés de Cologne, malgré les efforts de l'archevêque, en 1424, pendant 400 ans. De l'ensemble du travail de M. Charvériat, il paraît ressortir que la constitution de Cologne a revêtu une forme essentiellement démocratique, depuis le XIII^e siècle, que son gouvernement a été plutôt républicain que monarchique, l'archevêque n'exerçant qu'une sorte de présidence élective, à peu près sans efficacité. Par contre, l'esprit d'hérédité et les tendances aristocratiques se manifestèrent plusieurs fois dans les conseils de la ville, et particulièrement, dans le conseil municipal ; grâce à ce mélange d'ordre, d'autorité et de liberté, la cité rhénane put atteindre, à la fin du XVIII^e siècle, un degré de prospérité remarquable.

Séance du 3 mai 1881. — La Commission de présentation a fait connaître ses conclusions sur la candidature de l'abbé Ducros, de Solutré, comme membre correspondant pour la classe des sciences. La section des sciences naturelles a présenté également son rapport sur la candidature du docteur Saint-Lager comme membre titulaire. Ces deux candidatures paraissent avoir l'une et l'autre toutes les sympathies de l'Académie.

M. Loir, qui revient d'Alger, rend compte sommairement du travail qu'il a communiqué au Congrès de l'Association française sur les différentes formes qu'on peut donner artificiellement à un cristal, en le nourrissant dans une dissolution appropriée, d'après le procédé Leblanc. Son travail avait pour objet de démontrer par l'expérience comment des corps isomorphes peuvent se substituer l'un à l'autre dans le phénomène de la

cristallisation. A cet effet, il a mutilé un cube d'alun incolore et, le plongeant dans un bain d'alun de chrome, a pu reconstituer toutes les parties manquantes, à la manière de certains animaux d'ordre inférieur. Il a pu même forcer un cristal d'alun de chrome, en le changeant d'eau-mère, à abandonner sa forme cubique pour en prendre visiblement une autre du même système, celle d'un octaèdre par exemple. De nombreux et volumineux échantillons ont été placés sous les yeux du Congrès. M. Loir a été frappé de l'importance des travaux présentés dans cette session par les savants français. Il signale, en passant, le discours prononcé par le président du Congrès, M. Chauveau, discours plein d'idées générales sur la science, de vues très élevées sur le travail et de considérations éminemment philosophiques sur le désintérêt des savants qui cherchent comme Ørsted, comme Ampère, — j'allais dire comme Pasteur, — et qui trouvent les plus belles lois du monde physique, sans se préoccuper des bénéfices qu'un prochain avenir pourra tirer de leurs découvertes.

M. Guigue offre à l'Académie un exemplaire du « Cartulaire du prieuré de Saint-Sauveur-en-Rue, publié avec une notice historique et des tables par le comte de Charpin-Feugerolles et M. Guigue ». Ce beau volume in-4°, de 377 pages, sort des presses de Louis Perrin, à Lyon.

M. Fabisch fait hommage d'une médaille de bronze qu'il a composée pour la Société de géographie de Lyon. La science y est représentée sous les traits d'une femme ; elle tient, d'une main, un flambeau qui éclaire le globe terrestre et, de l'autre, montre les attributs entrelacés de la Paix. Autour, règne cette devise : « elle éclaire et féconde. »

ARGUS.



PROBLÈMES & JEUX D'ESPRIT

ANAGRAMME

Problème n° 32.

Dans l'abîme des ans je me plais à descendre.
Des antiques cités j'aime à toucher la cendre,
A reconstituer les vestiges épars
Des temples effondrés ou des massifs remparts.
Or, un jour, au travers des brumes de l'histoire,
Des ancêtres de Rome évoquant la mémoire,
Au pied du mont Albain je dirigeais mes pas,
Quand soudain..., j'en frémis..., d'un tragique trépas
Apparaît à mes yeux la victime éplorée ;
Elle penche sur moi sa figure navrée.
N'osant interroger l'être mystérieux,
Mon regard le suivait, inquiet, anxieux.
De la ville d'Enée en recherchant la trace,
Aurais-je dérangé l'ombre d'un Curiace ?...

Mais le spectre plaintif ne peut être un guerrier,
Pour son front incliné n'est point fait le laurier.
Il s'approche et me dit : « A la fureur d'un frère
Jaloux de ma vertu, je n'ai pu me soustraire ;
Poussé par le remords le criminel a fui,
Le Seigneur l'a maudit et sa race avec lui. »

E. MEUNIER.



SOLUTIONS

Problème n° 29, métagramme. — Les mots sont : *Basque, casque, masque, vasque*.

Problème n° 30, cryptographie-anagramme. — En coupant les mots convenablement, on obtiendra le texte suivant :

Voici le doux verbe qu'on aime
A conjuguer quand vient la nuit ;
J'ajouterai que, le jour même,
Parfois, lecteur, il te séduit.
Pour le voir sous forme palpable,
Retourne-le, tout simplement ;
De te servir il est capable,
S'il est plein convenablement :

Les mots de l'anagramme sont : *rêver, verre*.

Problème n° 31, charade. — Le mot est *Cherbourg*.

Problème n° 32, mots en éventail. — Les mots sont :

P E L E E
O V I D E
E S O P E
S E I N E
I C A R E
E C O L E

qui, disposés en éventail, donnent le mot *poésie*, inscrit sur la bordure et ont pour centre la lettre *e*:

P O E S I E
E V S E C C
L I O I A O
E D P N R L
—
E

SOLUTIONS JUSTES

Problèmes nos 30 et 31. — M. Alexandre Joly.

Nous publierons dans un de nos prochains numéros la solution du problème n° 33.



DERNIÈRES PUBLICATIONS LYONNAISES

LA REVUE LYONNAISE. — 1^{re} année, tome 1^{er}, n° 2, février 1881. — Du suicide, par Ferraz, professeur à la Faculté des lettres (fin). — Une page de mémoires, par Alphonse Daudet. — Lettres de Valère, par Nizier du Puitspelu. — Du dernier recensement des États-Unis, de ses conséquences géographiques et économiques, par Xavier Langon, avocat à la Cour d'appel. — Les maitres de céans (sonnet), par Joséphine Souulary. — Les stalles et les boiseries de la cathédrale de Lyon, par Léopold Niepce, conseiller à la Cour d'appel. — Saint-Martin, par P. Bonnassieux, attaché aux archives nationales. — Documents inédits, par V. de Valons, officier d'académie. — Sociétés savantes, chronique, bibliographie.

Illustrations. — Les calvinistes mutilant la façade de Saint-Jean en 1562; vue cavalière de l'église et du quartier de Saint-Jean d'après le plan de Lyon du xvi^e siècle; Annunciation, Martyre de saint Étienne, médaillons des vitraux du chœur de Saint-Jean; chapiteau du triforium de la grande nef (gravures extraites de la *Monographie de Saint-Jean*, par Lucien Bégule). — Saint Martin quittant le service militaire, le manteau partagé (gravures extraites de *Saint-Martin*, par Lecoy de la Marche).

LYON-REVUE. — N° 9, mars 1881. — Confection de coûts, Pierre qui roule n'amasse pas mousse, sonnets, par J. Souulary. — La chanson des gosses, poésie, par J. Tisseur. — La chanson de ma cousine Mariette, nouvelle, par Nizier du Puitspelu. — Le port de Carthage et le texte d'Appien, par A. Léger. — La ville de Crémieu, par le baron Raverat. — Sous le gui, nouvelle, par M^{me} S. Blandy. — Le salon lyonnais de 1881 (suite). — Le mois théâtral à Lyon, par C.-A. Raymond. — Bulletin bibliographique.

Illustrations d'Eugène Froment et Gustave Allemand.

REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. — 2^e année, tome III, n° 1, janvier-février. — Quelques observations sur la place qu'il convient de faire à l'Histoire des religions, aux différents degrés de l'enseignement public, par M. Maurice Vernes. — Les Bétyles, par M. François Lenormand. — Aygobard et l'église franque au ix^e siècle, par M. Michel Nicolas. — Bulletin critique des religions de l'Inde, par M. A. Barth. — Le rôle de la religion dans la formation des états (à propos de la *Cité antique de M. Fustel de Coulanges*), par M. H. Port. — Fragments de littérature superstieuse ottomane, par M. Decourde-Manche. — Dépouillement des périodiques. — Chronique. — Bibliographie.

CONSTRUCTION LYONNAISE. — Avril 1881. — Amélioration du service des eaux à Lyon; analyse du projet Raclet, par X. — Propriété artistique, projet de loi déposé à la Chambre. — Concours. — Château de M. de T. (Ain). — Bibliographie : *Le nouvel Opéra de Paris*, par M. Charles Garnier. — Ministère des travaux publics. — Les nouvelles constructions américaines. — Nécrologie. — Avis et renseignements divers. — Demandes en autorisation de bâti. — Travaux particuliers commencés à Lyon. — Résultats des adjudications. — Mises en adjudication. — Les nouveaux propriétaires. — Cours des matériaux de construction.

Illustrations. — Château de M. de T. (Ain); plan et vue d'ensemble des bâtiments; vue d'ensemble du poulailler-pigeonnier.

LYON-HORTICOLE. — Mars 1881, n° 6. — Chronique, par V. V.-M. — Procès-verbal de la séance de l'Association horticole lyonnaise, par F. Bernaix. — Culture des orchidées terrestres, par Séb. Grif. — Note sur les roses à fleurs jaunes, par Fr. Crépin. — Culture de l'ericace camea, par J. Delaux. — Caisse à fleurs, par V. V.-M. — Avis aux rosieristes, par J.-B. Lenaert. — Etude pomologique sur les poires (suite), par Routin. — Revue des catalogues, par R.



Le Gérant: CHARLES DAMEY

MAISONS RECOMMANDÉES

H. GEORG 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale, Cartes, Guides. Commission. *Maison à Genève et à Bâle.*

METON, rue de la République, 33. Librairie moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER. 3, rue Grenette. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

H. PÉLAGAUD, rue Mercière, 48. Librairie religieuse et classique. l'aroisiens, Reliures de luxe.

BRUN, rue du Plat, 12. Librairie ancienne. Art héraldique, livres rares et curieux. Achat de bibliothèques.

IMPRIMERIE. Collection de caractères elzéviriens. Bandeaux, Culs-de-lampe, Lettres ornées des XV^e, XVI^e XVII^e siècles, Impressions de luxe, Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration, Spécialité de Prospectus illustrés pour Constructeurs, etc. **PITRAT AINE**, rue Gentil, 4.

BOULJ 7, rue Saint-Dominique. Papiers anglais de tous formats et enveloppes avec chiffres gravés. Nouveautés. Lettres de part de mariages.

MUSIQUE. REY, rue de la République, 17. — Musique vocale et instrumentale. Partitions. Vente et location de Pianos et Harmoniums, etc., etc.

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES. Exposition d'objets de curiosités et d'œuvres d'art. **MURA**, 15, rue de la République.

DUSSERRE, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitresses de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. **VINCENT**, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

PHOTOGRAPHIE. ANTOINE LUMIÈRE, 15, rue de la Barre. — Procédé Vander-Weyde Liébert, permettant d'obtenir à toute heure de jour et de nuit, des résultats supérieurs à tous ceux que l'on obtient par la lumière naturelle. Pose de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

PHOTOGRAPHIE. ARMBRUSTER, Portraits-caracteres et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises. *Maison du Palais-Royal, près le pont Tilsit, entrée, 2, rue du Plat.*

BAILLY, rue de la République, 10. Bronzes, Pendules, Garniture de cheminées, Montres et Chronomètres.

J.-E. FASSE, opticien, successeur de GAIFFE et DALORT, 12, rue de l'Hôtel-de-Ville, Palais Saint-Pierre.

ARGENTERIE RUOLZ. PASCALON, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Plateaux, etc.

G. VILLARD, successeur de la Maison MONTALND et AUDOUARD. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

MARTIN, 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

AMEUBLEMENT. Meubles de Salon et de Salles à manger, Bibliothèques, Tables, Bureaux, etc. — M. SICARD, place Bellecour, 22.

MEUBLES EN BOIS TOURNÉ. THONET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 74. Fabrique à Vienne (Autriche), 10,000 ouvriers. Dépot en France et à l'Etranger.

FLACHAT, COCHET & Cie quai de la Guillotière, 4, 10-11 et rue Dunoir, 4. Miroiterie, Sculpture, Décoration et Meubles d'Art.

FAIENCES D'ART. Porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, Cristaux, Verre de Bohème. DUSSUC, rue de la République, 39, à Aix-les-Bains.

BIOLET & GARDE, 65, rue de l'Hôtel-de-Ville. Papiers peints et splendides assortiments. Affaires hors lignes d'articles à prix réduits.

CACHEMIRES. MAISON GRILLET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 32. Dentelles.

A LA VILLE DE LYON, 23, rue de la République, que, 23. — Nouveautés, Soieries et lainages, Rideaux, Ameublements, Chinoiseries et Articles de Paris.

MAISON MOUTH, rue des Bouquetiers, près de Saint-Nizier. Confections pour Dames. Étoiles nouvelles pour la saison d'hiver. Fourrures, Maroquinerie.

RUBANS, FLEURS, PARURES, Cravates, Dentelles, Nouveautés de Paris, MAISON GLEYRE, 10, rue de la République, angle de la rue Neuve.

J.-M. FAURE, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Cols et cravates.

BAINS RUSSES, MAURES, MÉDICINAUX — ETABLISSEMENT MODELE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicinale avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

CHAPELLERIE CHATAING, rue Gasparin, 8, ci-devant rue de la République. Nouveautés pour Hommes, Femmes et enfants.

HORTICULTEUR. BROSSE, à la Demi-Lune, aux Trois-Renards. — Spécialité de Rosiers. Envoi du Catalogue sur demande.

ÉCLAIRAGE PAR LA SOLEINE liquide, résineux inexplodable. Le grand succès du jour. A. PONCHON, 4, rue des Archers.

PIANOS. M^{me} MAROKY, 44, place de la République. Fournisseur des Pianos du Conservatoire.

ÉPICERIE FINE. GIRIN, 56, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Denrées-coloniales, articles de choix. Spécialités de Confitures de ménage, Vins fins et liqueurs.

VINGT ANS

PUBLICATION MENSUELLE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

53, cours Devilliers, 53
MARSEILLE

Sommaire du n° 8

L'Art Provençal, Gustave MARNI. — *Le Chêne*, Jean BLAISE. — *La Brasserie*, L. de LASSURE. — *Esquisses et Tableautins*, Alain PROVISTE. — *Chants de Violoncelle*, Auguste MARIN. — *Vapereau-Vingt-Ans*, un SONNÉTISTE. — *A la Fenêtre* (suite), Ant. F. — *Bibliographie*, JUNIOR. — *Théâtres*, MARASQUIN. — *Laurence et Maurice* (suite), Elzéard ROUGIER.

UN AN : 3 FR. 50

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

MARDI PROCHAIN 10 MAI

Paraitra le numéro 17

DES

Petites Affiches Lyonnaise

JOURNAL GÉNÉRAL D'ANNONCES

Ce Journal, dont la création date de 3 mois à peine, compte déjà plus de 1,000 abonnés.

Les pages réservées à la réclame et aux annonces commerciales, augmentent de jour en jour.

On peut recevoir un numéro spécimen en en faisant la demande à l'administration, 100, de rue l'Hôtel-de-Ville, à Lyon.

LA MOSCA D'ORO

GIORNALE UMORISTICO-SOCIALE

DISEGNI, CARICATURE, CRONACA MONDANA, TEATRI BOZZETTI, FANTASIE, EGG. ESC: AL GIOVEDÌ

F. GONELLA, direttore

Prezzo d'associazione

Per gli stati dell'Unione postale

3 mesi L. 6,65. — 6 mesi L. 12,30. — 12 mesi L. 22,60

Il numero: 50 cent.

DIREZIONE, AMMINISTRAZIONE

Via Belvedere, 3

TORINO

LES ANNONCES SONT REÇUES A L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL

DIDIER & Cie, 35, Quai des Augustins. PARIS
LYON.— CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

NOS

DEVOIRS

ET NOS DROITS

MORALE PRATIQUES

PAR

M. FERRAZ

PROFesseur de Philosophie à la Faculté des Lettres
de LYON
MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INSTRUCTION
PUBLIQUE

Un beau volume in-18. — Prix 3 fr. 50

Depuis le 1^{er} mai

LES BUREAUX DU

MONDE LYONNAIS

ET DE LA



Revue Lyonnaise

SONT TRANSFÉRÉS

8, rue Mulet, à l'entresol

Lyon. En vente chez tous les Libraires

LES

CROYANTES

POÉSIES

Par A. BAUD

1 joli vol. in-18. — Prix : 5 fr. 50

METON, Éditeur, rue de la République, 55

LETTRES

DE

VALÈRE

Par Nizier du Puitspelu

AVEC UNE INTRODUCTION PAR ICELUI

Deux beaux vol. in-18. — Prix : 12 fr.

CIRQUE RANCY

COURS DU MIDI, COTÉ DU RHÔNE

Tous les Soirs, à 8 heures

Séance

Équestre et Gymnastique
Chevaux montés
en haute école et présentés
en liberté

Exercices variés. Féeries

Le Dimanche et le Jeudi, Représentation à 3 heures

PRIX DES PLACES

Loges, 5 fr. la place. — Stalles, 3 fr. — Premières, 2 fr
Secondes, 1 fr.

THEATRE-BELLECOUR

Directeur-Administrateur : M. SIMON

Tous les soirs à 7 heures et demie

MICHEL STROGOFF

Pièce à grand spectacle

En cinq actes et seize tableaux. — Musique nouvelle de M. ALEXANDRE ARTUS

M. NERTANN. — M^{me} E. VIGNE

M. GERBER. — M. BOUYER. — M^{me} DÉLIA. — M. MUNIÉ.

DISTRIBUTION

NERTANN. ELOUNT.
E. VIGNE (M^{me}). . . MARFA STROGOFF.
GERBER. MICHEL STROGOFF.
BOUYER. IVAN OGAREFF.
DÉLIA (M^{me}). . . NÉDIA FÉDOR.
MUNIÉ. JOLIVET.
CHATELAIN. GOUVERNEUR DE MOSCOU.
BOISSIGNY (M^{me}). . . SANGARRE.
Fernand DAMIENS. . . L'ÉMIR FÉOVAR.

CHEVALLIER jeune CAPITAINE TARTARE.
ANDRÉ. GÉNÉRAL KISSOFF.
SYLVAIN. MAÎTRE DE POLICE.
CHEVALLIER aîné MAÎTRE DE POSTE.
GIRARD. EMPLOYÉ DU TÉLÉGR.
SERRET. WASSILI L'ÉDOR.
ROBERT. GRAND DUC.
MARTY. GÉNÉRAL VOROUSSOFF.
GENTY. GRAND PRÊTRE.

TABLEAUX

Premier tableau: le Palais Neuf, décor de M. FLOURY. — Deuxième tableau: Moscou Illuminé, décor de M. FLOURY. — Troisième tableau: la Retraite aux Flambeaux, décor de M. FLOURY. — Quatrième tableau: le Relais de Poste, décor de M. FLOURY. — Cinquième tableau: l'Isla du Télégraphe, décor de M. FLOURY. — Sixième tableau: — le Champ de Bataille de Kolivan, grand panorama de MM. RUBÉ et CHAPERON. — Septième tableau: la Tente d'Ivan Ogareff, décor de M. FLOURY. — Huitième tableau: le Camp de l'Émir, décor de M. Chéret. — Neuvième tableau: la Fête Tartare. — Dixième tableau: la Clairière, décor de M. ROBECCHI. — Onzième tableau: le Radeau. — Douzième tableau: les Rives de l'Angara, décor de M. ROBECCHI. — Treizième tableau: le Fleuve de Naphte, décor de M. ROBECCHI. — Quatorzième tableau: la Ville en Feu, grand panorama mouvant avec transformation. — Quinzième tableau: le Palais du Grand Duc, décor de M. FLOURY. — Seizième tableau: l'Assaut d'Irkoutsk, décor de M. FLOURY.

DEUX GRANDS BALLETTS NOUVEAUX

Réglés par M. G. LAFONT

Le Bureau de location est ouvert tous les jours de 11 heures du matin à 6 heures du soir